

DONBASS

De Sergueï Loznitsa

Télérama

**Dans la région d'Ukraine où la guerre n'en finit pas, les deux camps opposés rivalisent d'inconséquence.
Et le cinéaste conjure le désespoir par la farce.**

Dans son documentaire *Maïdan* (2014), Sergueï Loznitsa montrait comment une manifestation à Kiev, durant l'hiver 2013, devenait une révolution. Le film, vibrant, était porté par l'espoir d'une société plus démocratique, d'un monde meilleur. *Donbass*, la nouvelle fiction, très documentée, du cinéaste ukrainien, se déroule quelques mois plus tard, mais l'espoir a déjà disparu. Remplacé par une colère froide contre l'absurdité d'une guerre aux allures de cauchemar sans fin.

Le film raconte, en treize sketches, le conflit qui, dans cette région du sud-est de l'Ukraine, oppose aujourd'hui encore les forces gouvernementales, soutenues par des mafias locales, aux séparatistes pro-Russes, aidés par d'autres gangs et par les soldats de Poutine. **Treize histoires invraisemblables, et pourtant authentiques, qui appuient là où ça fait mal : Loznitsa renvoie dos à dos les deux camps — tantôt victimes, tantôt bourreaux, mais tous corrompus — et témoigne du renversement des valeurs dans l'ex-Empire soviétique.** « *Dans le Donbass, dit-il, la guerre s'appelle la paix, la propagande est érigée en vérité et la haine prétend être l'amour.* »

Le mélange de tragique et de grotesque rappelle *Une femme douce*, mais la farce est plus affirmée. Une cérémonie de mariage tourne, vodka aidant, à l'hystérie collective dans une démesure quasi fellinienne. Dans un autre sketch, à l'humour noir irrésistible, un automobiliste tente de récupérer son 4×4 « réquisitionné » par les soldats, et se heurte à une brute galonnée soudain métamorphosée en bureaucrate retors. Mais on ne rit plus du tout quand un prisonnier, visiblement étranger à la politique, est pris à partie par des passants de plus en plus haineux, de plus en plus violents. Une scène terrifiante, où **l'art du plan-séquence de Loznitsa, ses mouvements de caméra audacieux donnent leur pleine puissance.**

DONBASS

De Sergeï Loznitsa

Le Point

Le Donbass se trouve dans l'est de l'Ukraine, là où l'armée ukrainienne et les séparatistes prorusses n'ont jamais cessé de s'affronter depuis la révolution de 2014. Venu du documentaire, le réalisateur Sergeï Loznitsa tresse une douzaine d'histoires inspirées de faits réels pour raconter cette guerre civile et son triste cortège de déchirements et d'injustices. Le résultat, c'est *Donbass*, **une fresque hallucinée d'une puissance peu commune, prix de la mise en scène de la sélection *Un certain regard* au dernier Festival de Cannes. Avec un prodigieux sens du romanesque et de la mise en scène, Loznitsa peint le désastre humain, dénonce le déchaînement de la violence et la corruption rampante.** Son indignation nourrit la flamme d'un film parfois excessif dans sa misanthropie... C'est qu'il faut sans doute cela pour ramener l'attention collective sur ce conflit largement oublié du monde.

Florence Colombani

les inRockuptibles

Le cinéaste ukrainien Sergei Loznitsa ne laisse guère de doute sur la nature de son film : c'est un cri de désespoir. Il s'agit de montrer, tantôt sur le ton de la bouffonnerie (pour ne pas crever), tantôt sur celui du réalisme, les exactions (pillages, désinformation, propagande, crimes, bombardements, corruption, etc.) commises depuis quatre ans par les séparatistes ukrainiens prorusses (évidemment soutenus par les Russes). Il y a notamment cette scène, qui ouvre le film et le clôt, où un attentat est organisé comme un film pour accuser les Ukrainiens d'en être les auteurs, vaste machination cynique décrite et décortiquée avec brio par **Loznitsa, qui montre ainsi quelque chose qu'on ne peut lui retirer : il est un cinéaste, qui taille dans le réel pour en tirer du sens. *Donbass* est un film militant, politique, vengeur.** Mais avec une forme cinématographique très maîtrisée. Et puis comment pourrait-on reprocher sans indécence au citoyen d'un pays martyrisé de dénoncer sans mesure et pondération les crimes et les injustices dont est victime son peuple ?

Jean-Baptiste Morain

DONBASS

De Sergeï Loznitsa



Virtuose et féroce, *Donbass* revisite le film de guerre en une succession de plans-séquences époustouflants. Loznitsa nous livre une saisissante synthèse de son œuvre et de sa réflexion sur l'histoire récente de son pays.

Judicieusement programmé en ouverture d'*Un certain regard*, le nouveau film de Sergueï Loznitsa impressionne. Prenant ostensiblement le parti des Ukrainiens au détriment des séparatistes pro-russes, le cinéaste refuse de s'installer dans la nuance pour privilégier une ambiance de farce aussi burlesque que dérangeante. Entre un seau de matières fécales déversé sur la tête d'un élu corrompu et la redistribution de médicaments détournés par un autre petit despote local, les moments de tension s'enchaînent sans qu'on les voie arriver.

Aucun acteur principal ne prend en charge le récit ni son évolution, il s'agit de l'histoire collective d'un peuple et de son combat contre l'opresseur. Il semblerait qu'une exaction en entraîne une autre, qu'à l'hiver succède un autre hiver. Cette force du trait tournerait vite à la caricature si la réalisation de Loznitsa ne développait par ailleurs **une grande finesse dans la mise en espace. Chorégraphiés avec minutie, les déplacements de ses protagonistes font penser à de tragiques ballets**, à des tableaux oppressants.

Un mariage aux limites de l'obscène, un lynchage en pleine rue, la vie quotidienne dans les caves sont autant de moments autonomes qui finissent pourtant par se répondre et s'interpeller. Au-delà de sa prise de position politique, *Donbass* est aussi un exercice de pure réflexivité cinématographique. Son tournage dans le tournage (un documentaire en forme de propagande censé montrer « *la vie paisible dans le Donbass* ») brouille les pistes et interroge la supposée binarité de son propos. **Grinçante et grimaçante, cette œuvre nous concerne tous**, quelle que soit notre connaissance géopolitique de ces paysages pendant la bataille.

Vincent Thabourey

DONBASS

De Sergeï Loznitsa

PREMIERE



**Sergeï Loznitsa signe une nouvelle claque visuelle et sensorielle.
Une plongée faussement documentaire mais vraiment cauchemardesque
dans la Russie contemporaine.**

Il y a un an, Sergeï Loznitsa faisait le portrait de la Russie en adaptant Dostoïevski, avec *Une femme douce*, voyage halluciné d'une femme perdue dans une Russie kafkaïenne. Avec *Donbass*, le cinéaste radicalise un peu plus ses concepts. Tout commence par une troupe de comédiens qui se prépare dans une caravane. On maquille les femmes, qui papotent et s'insultent jusqu'à l'arrivée d'un militaire. Ce dernier fait taire tout le monde, ordonne à la troupe de se mettre en place et les acteurs sortent en courant dans un paysage de ruine. Sous l'œil de (faux ?) journalistes russes. Ils se mettent à jouer les témoins d'un acte terroriste qui vient de faire des dizaines de morts.

Dès le début, *Donbass* fonctionne sur le principe du spectacle et de l'inversion des valeurs. « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux », disait Guy Debord. La propagande se présente comme le réel, les morts ont l'air un peu fake, et même l'amour ressemble à une vision de la haine (incroyable séquence de mariage fellinienne). C'est le principe de ce film fou qui pousse donc les curseurs d'*Une femme douce* très très loin. Flirtant toujours plus avec l'esthétique documentaire (les caméras embarquées), cette nouvelle dérive dans les sous-sols d'une Russie infernale se présente comme une suite de sketches terrorisants, révélant l'arbitraire d'une société gangrenée par la corruption, la folie et la cruauté.

Dénonçant la mainmise russe sur une partie de l'Ukraine, on y voit des milices maltraiter les habitants, des politiciens véreux se faire déverser des seaux de merde sur le visage, des femmes prêtes à tout pour sauver leur mère, ou des Ukrainiens se faire lyncher par des citoyens enragés. La rage de Loznitsa n'a jamais été aussi forte. Peut-être parce que cette fois-ci, le propos est plus frontalement politique qu'avant. Mais sans doute parce que la femme douce a disparu de l'écran. Il n'y a plus de personnages, plus de fil narratif, plus d'intrigue. Sans elle, sans ça, il ne reste plus que **« l'âme russe » dans toute sa nudité. Sa violence, ses mensonges et ses ivresses. Au-delà du bien et du mal.**

DONBASS

De Sergeï Loznitsa

LA CROIX

Prix de la mise en scène (*Un certain regard*) à Cannes, ce pavé dans la mare russe décrit une Ukraine livrée aux pires instincts, dans une série de saynètes glaçantes.

Voyage tragique dans le monde d'Orwell, là où toutes les notions habituelles sont inversées et les humains livrés aux pires pulsions, encouragés et impunis. Sergei Loznitsa nous plonge au cœur du Donbass d'aujourd'hui, dans l'est de l'Ukraine, son pays, contrôlé par des bandes armées qui font régner la terreur, la violence et l'humiliation avec un plaisir sadique. Une traversée ponctuée d'une série de saynètes glaçantes, comme autant de facettes de l'enfer, sans issue de secours. Sur fond de guerre entre l'armée ukrainienne et les milices séparatistes soutenues par la Russie de Poutine, passée maître dans la déstabilisation, peu connue pour s'encombrer de considérations morales.

En treize chapitres, dans diverses circonstances de l'existence par temps de guerre, illustrant le raffinement de l'absurde et de la volonté de détruire l'autre, Loznitsa agit comme un entomologiste qui décrirait les pires comportements humains. Quand l'homme, chauffé à blanc par une propagande mortifère, s'abandonne à lui-même, sans le surplomb d'une éducation ou d'une civilisation. L'une des séquences de cette démonstration saisissante, qui a valeur d'universel, décrit la montée progressive d'un processus de lynchage par une foule qui s'acharne contre un passant que des miliciens viennent de désigner comme collabo. Les étapes de ce déchaînement font froid dans le dos par leur terrible évidence.

Bienvenue dans le dernier cercle de l'enfer de Dante, au pays où cynisme, corruption affichée et brutalité mènent le bal, semant désolations, dénonciations, exactions. Depuis *My Joy*, en 2010, Sergei Loznitsa aligne, film après film les pièces d'un dossier accablant sur l'état de l'humanité au XXIème siècle, avec **un style sec et frontal, qui coupe le souffle. Par une gradation terrifiante, alternant comédies noires et tragédies absurdes, il décrit le chaos des âmes, renforçant l'effet de vérité de ses implacables réquisitoires en mélangeant acteurs professionnels et quidams jetés dans la bataille.**

Sergei Loznitsa use d'une forme d'humour, froide et macabre, pour dresser le constat accablant d'une dérive dévastatrice dans cette partie du monde. Là où il vit, observe, regarde, filme et transmet ce qu'il voit. L'homme nu, abandonné à lui-même, privé de la moindre lueur d'espoir, qui use de sa force pour avilir l'autre. Certains reprocheront à Loznitsa sa noirceur radicale et son formalisme naturaliste, comme dans la scène finale qui boucle la démonstration, s'exonérant de fournir des explications pour décrire la complexité de la situation locale. Il ne cesse de répéter qu'il filme ce qu'il a sous les yeux. Loué soit-il de nous le montrer et de n'accepter aucune concession pour dénoncer l'éternel retour de la cruauté.

Jean-Claude Raspiengeas

DONBASS

De Sergei Loznitsa

FIGARO SCOPE

L'Ukrainien Loznitsa signe un film de guerre absurdemment comique parfois onirique qui dresse le portrait d'un pays déchiré sous le joug d'une Russie dominatrice.

D'emblée, claquemurée dans une caravane de maquillage, la caméra suit les derniers préparatifs d'une troupe de comédiens en attente de tournage. Un militaire fait irruption et tout ce beau monde entre en scène ! Devant une équipe de pseudo journalistes télévisés, la représentation commence. Les figurants « abîmés » à coups de poudre cosmétique témoignent « face caméra » de l'attaque d'un bus. Sur ce théâtre de faux semblants, le mensonge devient vente. Les « témoins » racontent l'horreur fantasmée... Tout est faussement vrai. Ainsi, *Donbass*, de l'Ukrainien Sergei Loznitsa, commence par imposer une rhétorique visuelle qui rappelle celle d'Orwell dans *1984*. C'est ce saut dans une réalité manipulée, hallucinée, insoutenable de fausseté, où l'on finit sincèrement par voir « cinq doigts là où il n'y en a que quatre », qui permet au cinéaste de raconter son histoire. Avec *Donbass*, Loznitsa retrouve l'exubérance onirique du Fellini des dernières années, celui d'*Intervista* ou de *Ginger et Fred*, à la fois satirique et désenchanté.

Par son esthétique marquée, *Donbass* se présente d'abord comme un film de guerre maquillé en comédie noire grinçante. Ce long métrage un peu fou plonge rapidement le spectateur dans une ronde de saynètes à la Schnitzler qui semblent n'avoir rien à voir les unes avec les autres. Après avoir érigé le mensonge en vente, en direct à la télévision, on saute ensuite d'une séquence à l'autre. Dans le plus parfait désordre. Au cœur d'une région sinistrée, le Donbass, à l'est de l'Ukraine, un profiteur de guerre fait croire au personnel d'une maternité que les provisions ont été volées par les dirigeants. Un reporter allemand croit sa dernière heure venue quand des soldats le traitent de fasciste. A un check point, une jeune femme se demande si elle achètera « deux ou trois tee-shirts ». Soudain, une série de missiles explosent à dix mètres d'elle, éventrant un autocar. A chaque seconde, la mort rôde. Loznitsa saisit des moments surréalistes, des instants douloureux qui finissent par esquisser le portrait d'un pays déchiré sous le joug d'une Russie dominatrice, orwellienne. **Cette extension du domaine de la confusion touche, émeut, déstabilise. On y voit la puissance évocatrice d'un vrai cinéaste à l'œuvre !**